



L'histoire qui nous est contée par Jean, est située un à tournant de son Evangile. Les chapitres qui précèdent relatent au moins deux années du ministère public de Jésus, rythmée par les « heures » et les fêtes et jalonnées de « signes ». La résurrection de Lazare constitue le septième, et dernier, de ces « signes », et certainement le plus éclatant : *Qu'allons-nous faire ?* disent les hommes du sanhédrin après cette résurrection, *Car et homme produit beaucoup de signes* (11, 45)

Après cette histoire, Jésus exprime son testament puis, l'heure est venue pour lui d'être glorifié dans le jugement, la mort et la résurrection. La résurrection de Lazare ouvre donc sur la passion. Chacun d'entre nous pourrait passer sa vie à lire cette histoire, tant elle est riche de sens. J'ai choisi pour ma part, aujourd'hui, de me laisser guider par le regard de Marthe.

Béthanie est un village tout proche de Jérusalem, à 15 stades nous dit Jean, soit environ 3 km. Lazare, Marthe et Marie sont frères et sœurs. Et Jean nous dit que Jésus les aimait. Une fratrie donc, amie de Jésus.

Lazare étant gravement malade, les deux sœurs envoient un émissaire de l'autre côté du Jourdain dire à Jésus : *Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade*, telle une prière d'intercession. Mais Jésus tarde volontairement à venir, il tarde tant que lorsqu'il arrive chez ses amis à Béthanie, *Lazare était déjà dans le tombeau depuis quatre jour* (v17).

C'est Marthe qui vient la première, au devant de lui, pour l'accueillir. S'engage alors un dialogue entre Marthe et Jésus, dialogue qui se trouve en position centrale du récit de la résurrection de Lazare. Elle commence par s'adresser à lui dans un mélange de simplicité d'une amie, et de respect :

*Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort ! Mais maintenant encore, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera.* (v22)

La première partie des propos de Marthe sonne comme une déception, une plainte, voire un reproche.

La deuxième partie est une demande, une parole de foi, une espérance incroyable.

Comme si sa foi s'exprimait malgré tout, malgré ce qu'elle vient juste d'affirmer, malgré elle-même. Alors, lorsque nous doutons, souvenons nous de cette parole de Marthe, car elle est un étonnant mélange de désespoir et d'espérance, de déception et de confiance. De doute et de foi.

Toutefois, la mort de son frère ne remet pas en cause la confiance qu'elle a en Jésus, Fils de Dieu.

Pourtant cette parole de foi est nuancée par les propos de Jésus qui suivent :

*Jésus lui dit : Ton frère se relèvera, (ou se réveillera, ressuscitera, selon la traduction que l'on retient). Je sais, lui répondit Marthe, qu'il se relèvera à la résurrection, au dernier jour.* (v23-24)

Jésus affirme clairement la résurrection, « *ton frère ressuscitera* », ce qui ne semble pas dérouter Marthe. Elle confesse alors elle-même cette résurrection des morts, comme nous le faisons nous-même chaque dimanche, lorsque par exemple nous disons ensemble : « ... je crois à la résurrection de la chair, à la vie éternelle ... ».

Toutefois, Marthe place cette résurrection dans l'avenir, *au dernier jour*, une espérance qui se conjugue au futur. Or, nous ne vivons rien d'autre que le présent, d'où son malaise, voire son malheur, et la douleur de l'absence qui demeure. Elle



confesse clairement la résurrection, mais aujourd'hui, elle a perdu son frère et en fait le reproche à Jésus. Si Jésus avait été présent aux côtés de Lazare malade, il aurait pu le sauver. Maintenant que Lazare est mort, le miracle est devenu impossible, au moins jusqu'au *dernier jour*. Entre le présent et ce dernier jour, c'est la mort qui a gagné, et Marthe souffre de l'absence de son frère. Dans l'esprit de Marthe, la mort, entre maintenant et le dernier jour, marque la limite de la puissance de celui qu'elle appelle « *Seigneur* ». Cette confession de foi confesse presque une déception : oui certes, il ressuscitera, mais au dernier jour ...

Au futur de Marthe, Jésus répond par un présent. Au *dernier jour* évoqué par Marthe, Jésus répond par l'aujourd'hui, devant toi :

*C'est moi qui suis la résurrection et la vie. Celui qui met sa foi en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et met sa foi en moi, ne mourra pas pour l'éternité. Crois-tu cela ?*

*Elle lui dit : Oui, Seigneur, moi, je suis convaincue que c'est toi qui es le Christ, le Fils de Dieu, celui qui vient dans monde. (25-27)*

Marthe répond à l'affirmation de Jésus, laquelle située dans l'instant, dans le contexte de la mort de Lazare – Marthe y répond par une confession de foi impressionnante de vérité proclamant que Jésus est le Christ. « Jésus-Christ », c'est-à-dire l'homme Jésus, est le Christ, le Fils de Dieu venant dans le monde. « Jésus-Christ », une des premières confessions de foi du christianisme (cf 1 Co 12, début des années cinquante, soit bien avant l'Évangile de Jean : *nul ne peut dire « Jésus est Seigneur », si ce n'est par l'Esprit Saint*).

Pourtant, il me semble que la confession foi de Marthe tombe à côté du sujet. Je le dis avec d'autant plus de sympathie pour elle, que c'est ce type d'attitude qui m'a touché, et qui m'a conduit à regarder l'histoire de la résurrection de Lazare sous les yeux de Marthe. Marthe me parle, car elle est profondément proche de moi.

Là où Jésus affirme un propos totalement situé dans l'événement présent (la résurrection de Lazare qui vient de mourir) Marthe répond par une proclamation sincère, mais déconnectée du moment.

*Crois-tu cela ?* lui demande Jésus,

*Oui*, répond-elle, et pourtant elle poursuit en affirmant autre chose que le *cela* en question, quelque chose de vrai certes, mais hors contexte, presque stéréotypé. Or, la foi, la vie proclamée par l'Évangile, la vie avec Jésus-Christ n'est pas déconnectée des événements de la vie. La proclamation de l'Évangile vient croiser chaque instant présent. La foi que nous confessons n'est pas apprise par cœur, mais elle nous est révélée par chaque moment de notre vie. C'est de la rencontre entre – d'une part *celui qui vient dans notre monde* – et d'autre part l'instant présent de notre vie, que naît notre confession, celle que nous allons affirmer ensemble après cette prédication.

*Crois-tu cela ?* Oui, répond Marthe, tout en s'empressant d'affirmer autre chose comme pour couvrir le silence de sa perplexité devant le caractère scandaleux de ce que vient d'affirmer Jésus.

C'est un peu comme si Jésus me demandait « *Crois-tu cela ?* » et que, par rebond sur le « *crois-tu* » je lui récite tout le symbole des apôtres.

Ainsi, Marthe nous parle dans une foi tout à la fois humaine et spirituelle. Elle va au devant de Jésus pour l'accueillir, alors que Marie respecte les convenances du deuil et reste dans la maison. Ici, Marthe renverse l'image qu'en donne Mathieu dans



l'épisode dit de « l'onction de Béthanie », une image où Marthe s'active aux cuisines, et Marie est la contemplative ; rien dans l'homme n'est si simple et si catalogué car ici, c'est Marthe qui court au devant de Jésus, et confesse que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu. C'est Marthe la figure du disciple.

Mais en affirmant « *si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort* », elle situe inconsciemment la puissance de Jésus en deçà de la mort. Si Jésus avait été là avant la mort de Lazare, il aurait encore pu faire quelque chose. Mais là, c'est trop tard. Par ailleurs, en cherchant à se consoler dans une espérance projetée dans l'avenir, elle manque le présent. Car son présent est trop tôt. Ainsi, la foi de Marthe est tout à la fois - trop tard - et trop tôt, ratant le présent.

Comme nous l'avons dit tout à l'heure, avant la prière de repentance, le verbe que nous traduisons par « pécher » (amartano), signifie littéralement manquer la cible, rater le coche, rater le présent, rater Jésus-Christ.

Une sorte de quiproquos s'installe entre Jésus et Marthe : elle pense à la résurrection finale alors que cette même résurrection est debout, en face d'elle : *C'est moi qui suis la résurrection et la vie*. Comme le montrera la résurrection de Lazare ainsi que sa propre résurrection.

Plutôt que de se perdre en discussions avec Marthe, Jésus lui répondra alors dans un « signe », un acte, l'un des miracles les plus « miraculeux ». Jésus se rend au tombeau et donne l'ordre d'enlever la pierre qui ferme la grotte. Marthe, toujours aussi impulsive et spontanée (c'est d'ailleurs ce qui me touche en elle), Marthe lui dit alors :

*Seigneur, il sent déjà : c'est le quatrième jour ! (11, 39)*

Marthe est devant la radicalité de la mort, vaincue par la mort, devant les jours qui passent, du quatrième jour et non du *dernier jour* qu'elle mentionnait auparavant. On la comprend : elle vient de perdre son frère, de commencer un deuil, alors que Jésus veut rouvrir le tombeau et la replonger devant la mort charnelle, devant la décomposition.

Pour bien situer le miracle qui va suivre, Jésus lui remémore alors ce qu'il lui disait lorsqu'elle est venue à sa rencontre :

*Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? (11, 40)*

C'est à la croisée de la foi (*si tu crois*) et de la présence de Jésus-Christ que s'opère alors le miracle. Car malgré tout, « *ils* » enlevèrent la pierre. C'est presque un détail dans le texte mais un détail important. Ce n'est pas Jésus qui miraculeusement soulève la pierre, mais avant tout miracle *ils enlevèrent la pierre*. Il y a là un acte de foi incroyable. Leur geste est à la fois une obéissance à l'ordre de Jésus (*Enlevez la pierre*) et un acte de foi, de confiance dans le fait qu'il va se passer quelque chose derrière cette pierre. Quand on y pense, c'est assez renversant. Avant tout miracle, *ils* croient au point d'aller ouvrir de leurs mains, le tombeau dans lequel gît Lazare depuis quatre jours. Un geste de foi, de confiance en celui qui le leur demande.

La suite de l'histoire de la résurrection de Lazare ne nous parle plus de Marthe. Mais comme tout a été posé préalablement par Jean, on peut facilement imaginer la suite.

*Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? Ils enlevèrent donc la pierre (11, 40)*



Celui à qui Jésus s'adresse, le « tu », c'est Marthe. Et le *donc* nous révèle que Marthe est également dans ce « ils ». Avant même d'être convaincu par le miracle, son geste confesse sa confiance en Jésus, Fils de Dieu. Ce n'est alors plus une confession hors propos, déplacée, mais un geste pratique qui autorise Jésus-Christ à révéler la gloire de Dieu.

On se souvient alors des propos de Jésus, lorsque Marthe est venue à sa rencontre :

*C'est moi qui suis la résurrection et la vie. Celui qui met sa foi en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et met sa foi en moi, ne mourra jamais. Croit-tu cela ?*

Mais cette fois-ci Marthe répond au « *Croit-tu cela ?* », par un acte de confiance. Elle y croit tant qu'elle ne dit plus rien et laisse ouvrir le tombeau de frère.

Ainsi Jésus ne s'impose pas comme Fils du Dieu tout puissant, mais chemine avec Marthe, comme il chemine avec nous. Il l'écoute lorsqu'elle vient à sa rencontre et confesse maladroitement sa foi. Il lui rappelle doucement ses propos lorsqu'il se trouve devant le tombeau pour ne pas l'assommer par un miracle incroyable. Il l'accompagne et prend par la main « sa » disciple si bien qu'elle en devient actrice du miracle et participe à l'ouverture de la tombe. Lorsque le miracle se produit (la description, par Jean, du miracle est très sobre, par rapport aux dialogues qui précèdent), Marthe est alors prête à le recevoir, non pas comme dominée par une puissance surnaturelle, mais comme complice de celui dont elle a dit « *je suis convaincu que c'est toi qui es le Christ, le Fils de Dieu, celui qui vient dans le monde* » (11, 27). Car tout dans le récit de Jean est tendu vers le miracle si bien que lorsqu'il se produit, celui-ci est presque une formalité : le miracle s'est déjà produit dans le cœur de Marthe, même si elle n'a encore rien vu, ses yeux se sont ouverts.

C'est dans les 43 versets qui précèdent les deux versets succincts décrivant le miracle proprement dit, c'est dans cette longue gestation que se développe et s'éprouve la foi de Marthe, laquelle devient manifeste lorsqu'elle participe à l'ouverture du tombeau, la foi au présent, sans plus attendre. La foi fondée uniquement sur une promesse (*Ne t'ai-je pas dit ...*) et non encore sur le miracle. Ainsi la foi de Marthe est réellement un consentement mutuel né de l'étincelle qui brille en elle et de la parole de Jésus.

C'est ainsi que ce double geste, celui de Jésus ressuscitant Lazare, et celui de ceux qui enlèvent la pierre – ce double geste décuple la portée du miracle : ce n'est plus seulement Lazare qui est ressuscité, mais également tous les intervenants persuadés que celui qui se tient devant eux est vraiment *la résurrection et la vie*.

On peut alors imaginer que cette confession de Marthe deviendra alors une réalité du présent, une confiance de chaque instant. Chacun de ces instants étant alors considéré comme ce qu'elle désignait auparavant comme le « *dernier jour* ».

Quand à nous, n'ayons donc pas de complexe devant Dieu, à exprimer comme on peut notre confiance. Dieu fera avec, et se servira de la moindre étincelle de foi, de la moindre parole témoignant de notre fidélité pour déplacer les montagnes, pour projeter nos hésitations vers sa gloire, même lorsque nous lui mettons des battons dans les roues, comme lorsque Marthe lui dit *Seigneur, il sent déjà : c'est le quatrième jour !* Jésus lui répond alors doucement : *Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?*

Et ceci dans le souci de nous maintenir en permanence debout, comme il le fait avec Lazare remis sur pieds, et avec Marthe la disciple.